

# Persée

<http://www.persee.fr>

Luciana ROMERI, Philosophes entre mots et mets. Plutarque, Lucien et Athénée autour de la table de Platon.

Gavray Marc-Antoine

Gavray Marc-Antoine. Luciana ROMERI, Philosophes entre mots et mets. Plutarque, Lucien et Athénée autour de la table de Platon.. In: L'antiquité classique, Tome 75, 2006. pp. 420-422.

[Voir l'article en ligne](#)

## Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

### Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/> ). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

Lucrèce est un maître loyal de l'épicurisme. Les chapitres suivants présentent des lectures de certains passages du poème comme tests de la méthode dégagée : le *proœmium* du livre I (chap. 3), les vers 271-297 du premier livre, qui servent d'introduction à la théorie des atomes (chap. 4), l'image de la coupe de miel (I, 921-950) (chap. 5), l'excursus sur les dieux à la fin du livre II (II, 1090-1104) et la mort inévitable du monde (II, 1105-1174) (chap. 6), la « crainte devant la mort » (seconde moitié du livre 3) (chap. 7), deux passages sur l'infini, l'Etna (VI, 639-702) et V, 1341-1349 (chap. 8). Un chapitre final (9) résume la position de Rumpf. Lucrèce ne fait pas que rapporter la doctrine épicurienne, il s'interroge à son sujet, et, à certains endroits, il la contredit et la déconstruit. Un seul exemple : Lucrèce suggère que le tout est plus grand que la somme de ses parties, c'est-à-dire que, contrairement à la doctrine épicurienne orthodoxe, il y a plus dans le monde que des atomes et du vide. Au total, cet ouvrage suscite des objections. D'abord, plus d'un quart du livre est consacré à des considérations méthodologiques (71 pages sur 242). Ensuite, la « décontextualisation » proposée comme façon de lire le texte ne va pas sans difficultés. Se passer autant que possible d'éléments extérieurs conduit inévitablement à projeter dans le texte ses propres vues, donc à en donner une interprétation subjective dans le sens qui convient à l'exégète. C'est ainsi que je ne puis partager la lecture proposée du prologue, l'hymne à Vénus, où le poète, d'après Rumpf, « macht das Weltgeschehen zum Sinnbild für seine eigene Erweckung » (p. 95). Les lectures des autres passages ne sont guère plus convaincantes, sauf peut-être les chapitres 6-8, les seuls qui me paraissent avoir une certaine valeur. Au total, si on suit Rumpf, Lucrèce n'est ni un maître de la théorie épicurienne orthodoxe ni un « Anti-Lucrèce chez Lucrèce », mais une sorte de personnage romantique qui se réjouit de l'expérience (« Erfahrung ») que fait sa propre âme des merveilles de la nature. Selon moi, c'est une façon de se représenter le poète qui a peu de chance de correspondre à la réalité.

Bruno ROCHETTE

Luciana ROMERI, *Philosophes entre mots et mets. Plutarque, Lucien et Athénée autour de la table de Platon*. Grenoble, Jérôme Millon, 2002. 1 vol. 16 x 24 cm, 354 p. (HOROS). Prix : 30 €. ISBN 2-84137-140-9.

Cet ouvrage est agréablement servi par une entrée en matière de J. Brunschwig, qui a le don de nous mettre en appétit, ainsi que par une subtile postface de L. Brisson, qui ne le dessert pas. Toutefois, l'apport essentiel se situe entre ces textes liminaires, car ce livre s'avère riche à plus d'un égard. D'un point de vue philosophique, nourriture et parole semblent étroitement liées en raison du fait que ces deux réalités humaines transitent par le même organe. Pourtant, cette relation n'a été que peu étudiée jusqu'à présent et les textes anciens qui l'illustrent n'ont jamais fait l'objet d'une mise en parallèle systématique. L'ambition première de ce livre (autant que son principal mérite) consiste à proposer une interprétation authentiquement philosophique de ces textes souvent négligés – ce qui bouleverse les idées reçues. Pour ce faire, l'auteur renonce à une progression chronologique stricte pour aborder thématiquement les textes. L'idée directrice revient à penser que chaque banquet littéraire reflète une éthique diététique dont il s'agit de dégager les articulations (ce qui

alimente un intérêt autre que purement historico-philologique). Dès lors, ce livre s'organise selon un découpage autour de trois auteurs – Lucien, Plutarque, Athénée – et des banquets que chacun représente. En toile de fond se dessine la figure de Platon. Ainsi, les dialogues platoniciens ne sont pas évoqués massivement mais aspectuellement, ce qui n'empêche pas d'atteindre à une vision globale des conceptions « symposiacales » de Platon. De la sorte, d'une comparaison avec le banquet purement gastronomique du *Lexiphane* de Lucien, il ressort que Platon serait le fondateur d'un genre qu'il n'aurait illustré que d'une manière biaisée. Dans le *Banquet*, les convives ne mangent pas, du moins pas au moment où ils parlent, et Platon évacue presque toute référence à la nourriture. De plus, Socrate ne participe au *deipnon* proprement dit, *i.e.* au repas qui précède le *symposion*, et il rompt avec la règle instaurée pour le déroulement de ce dernier (il ne prononce pas d'éloge de l'amour mais rapporte l'enseignement d'une prêtresse). Et c'est en regard de ce banquet qui n'en est pas un que vont se situer les auteurs postérieurs. Pour L. Romeri, il s'agit de déterminer comment chacun d'entre eux accentue plus ou moins la séparation entre nourriture, vin et *logos*, mais aussi comment chacun les lie concrètement au sein de la structure et du déroulement du banquet. En premier lieu, Plutarque va parfaitement s'inscrire dans la conception platonicienne du manger comme mal nécessaire en vue du bien. Les Sages de son banquet sont des convives qui ne mangent pas mais condamnent la nourriture tout en buvant : il faut réduire autant que possible ce mal nécessaire pour tendre à une continuité ininterrompue du discours. L. Romeri montre comment, en cela, Plutarque reproduit la mise en scène du *Banquet* (des discours et des coupes de vin qui circulent parmi des sages) tout autant que son aspiration au détachement des mets. Après lui, Lucien laisse l'impression d'un important contraste car son banquet tourne à la catastrophe : les philosophes se révèlent être des goinfres sans retenue qui en arrivent à s'entretuer pour un bout de gras. Or, loin de n'y voir qu'une dénonciation de l'incohérence de la philosophie, L. Romeri propose de lire dans cette mise en scène comique une condamnation – prononcée par Lucien au nom de la philosophie – des philosophes incohérents. Le seul véritable banquet est le banquet frugal où la parole circule courtoisement en présence d'un vrai philosophe. Son *anti-symposion*, comme Lucien aime à le qualifier lui-même, est un appel lancé vers le modèle platonicien. Enfin, la plus grande contribution de L. Romeri porte sur Athénée. Son étude possède le mérite de chercher une cohérence dans ce texte que les commentateurs ont disloqué en le confinant dans un statut de mine de citations. Il apparaît alors qu'Athénée est l'auteur antique qui s'est le plus écarté du sillon platonicien parce que, le premier, il postule la possibilité d'un équilibre entre *logos* et nourriture. Chez lui, les discours s'enchaînent au rythme des passages de plats, mais leur succession semble directement commandée par ces mêmes aliments. En même temps, certains d'entre eux appellent l'entrée en scène des mets sur lesquels on disserte. Dans cet ensemble hétéroclite que forment les *Deipnosophistes* et dont la composition ressemble elle-même à un banquet où les tableaux se succèdent comme les services, toute préparation est le motif d'une réminiscence littéraire ou d'une digression qui témoignent de l'intrication entre *logos* et *trophè*. Comme le montre très bien L. Romeri, Athénée restaure l'équilibre entre banquet philosophique (Platon, Plutarque) et banquet comique (*anti-symposion* de Lucien) en s'en démarquant par l'affirmation qu'il est possible d'être à la fois philosophe et bon convive. Il aspire à

une restauration de la mesure par laquelle il prend ses distances vis-à-vis de ses prédécesseurs. Pour ce qui est de la critique, je commencerai par son principal (et presque unique) défaut, à savoir le revers du foisonnement documentaire de ce livre : il ne comporte malheureusement ni index thématique, ni index *locorum*, ce qui en rend la consultation malaisée lorsqu'on souhaite reprendre soi-même le chemin des parallèles. Mais à côté de ce problème de forme – qui constitue la seule critique de valeur que j'aie à lui adresser –, je ne relèverai que quelques problèmes mineurs d'argumentation. Premièrement, à propos du *Protagoras* de Platon et de l'opposition entre les banquets des *phauloi* et ceux des *kaloï kagathoi* (p. 58), pour quelle raison Socrate devrait-il inverser le rôle qu'il attribue à chacun ? L'auteur accorde apparemment une interprétation sociale à ces termes ; or, si inversion il y a, c'est précisément dans cette possibilité qu'ouvre Socrate, en leur attribuant une valeur quasi morale, d'être pauvre mais de faire des réunions savantes (puisqu'il s'inclut dans le lot), autant que l'inverse. Deuxièmement, sur le sens de *philosophia* chez Platon (p. 243), L. Romeri adresse une objection à M. Dixsaut, qui me semble discutable tant elle relève d'une incompréhension. Dans son argumentation, même telle qu'elle est reproduite par L. Romeri, M. Dixsaut ne nie pas l'ignorance de Socrate (au contraire, elle la pose très précisément comme un point de départ nécessaire, cf. *Le Naturel philosophe*, p. 56), mais elle insiste sur le caractère dynamique de la connaissance philosophique. Socrate est donc bien cet *idiôtès* que L. Romeri a raison de voir en lui, dans la mesure où il recherche ce qui manque dans la *sophia* des prétendus *sophoi*. Et en cela, il prépare les prolongements qu'en proposera Lucien. Troisièmement, L. Romeri élabore un découpage légèrement boiteux de l'introduction de l'*Epitomator* du banquet d'Athénée (p. 257). Elle distingue seulement deux groupes qui ne reprennent pas tous les thèmes évoqués, car en dehors des convives et de leurs plats, la liste fait également mention de leurs propos et sujets de conversation, mais aussi peut-être de ce qui les entoure (instruments de musique...). Notre auteur oppose un peu trop radicalement érudit(ion)s et nourriture. Cette objection, autant que les deux précédentes, provient sans doute d'une tendance à vouloir tout réduire à cette dualité du *logos* et de la nourriture qui l'entraîne, à de très rares occasions, vers quelques surdéterminations. Car si les aliments valent pour eux-mêmes en même temps que comme sujets de réflexion, pourquoi faudrait-il assimiler les sujets de conversation aux érudits ? Mais que ces quelques remarques, nécessitées par l'exercice et dont la médiocrité ne peut agir que par contraste, ne viennent pas ternir l'intérêt de ce livre, qui devrait devenir une référence incontournable.

Marc-Antoine GAVRAY

Barbara E. BORG (Ed.), *Paideia : The World of the Second Sophistic*. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2004. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, VI-494 p. (MILLENNIUM STUDIEN, 2). Prix : 98 €. ISBN 3-11-018231-9.

Cet ouvrage fait suite à un colloque organisé par l'éditrice, A. Chaniotis et G.W. Most en mars 2003 à l'Université de Heidelberg. Son objectif est de replacer la Seconde Sophistique dans un contexte culturel plus large, en partant du présupposé soutenu par T. Schmitz, *Bildung und Macht : zur sozialen und politischen Funktion der zweiten Sophistik in der griechischen Welt der Kaiserzeit*, Munich, Beck, 1997 :